



Momenta: après les photos, les images
Page E 3



Deux histoires et autant de disques pour **Jason Bajada**
Page E 5

CULTURE

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 SEPTEMBRE 2017



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Les six metteurs en scène de cette folle et ambitieuse aventure: Jean-Simon Traversy, Dave Jenniss, Mélanie Demers, Chloé Robichaud, Bachir Bensaddek et Nini Bélanger

Nous, c'est l'autre aussi

Six metteurs en scène réunis portent un regard pluriel sur notre histoire commune

MARIE LABRECQUE

Habiter la maison à plusieurs. La nouvelle devise gravée en larges lettres sur la devanture du Théâtre de Quat'Sous n'est pas un vain mot dans son spectacle d'ouverture. Trois femmes, trois hommes. Une chorégraphe, deux cinéastes, les autres sont gens de théâtre. Les six metteurs en scène réunis par *À te regarder, ils s'habitueront* affichent une pluralité à plus d'un titre.

La création se veut un exercice de réappropriation culturelle et historique, au profit d'une distribution diversifiée comme on en voit peu, encore, sur nos scènes. Il s'agissait, dans cette aventure collective conçue par Olivier Kemeid et Mani Soleymanlou, «d'essayer de donner une autre

sonorité à certains classiques québécois», résume le réalisateur Bachir Bensaddek. *L'idée était de dire que l'autre fait partie du "nous" et que nous, c'est l'autre aussi.* En offrant une tribune à des interprètes que le public n'a pas coutume de voir, trop souvent «absents de la Cité».

L'entrevue en quintette (sans Jean-Simon Traversy, arrivé trop tard, dont la création s'inspire du spectacle légendaire *L'Osstidcho*) donne une idée de la multiplicité des points de vue qui constituent ce spectacle. À une semaine de sa création, ses metteurs en scène œuvraient encore à la mise en commun de ces segments formant «six réflexions, mais nourries par le même élan», assure Bensaddek, le cinéaste de *Montréal la blanche*.

Si certaines œuvres semblent avoir dérivé du mandat initial («remonter les textes fondateurs du "nous"»), ce qui ressort chez tous, c'est la prise de parole des comédiens aux origines multiples, estime Chloé

Robichaud. Braquant souvent sa caméra sur les femmes, la cinéaste de *Sarah préfère la course* a elle-même choisi de porter son regard ailleurs. Elle a orchestré une rencontre avec les «fascinants» Igor Ovdish et Fayolle Jean autour du film culte *Pour la suite du monde*. Si les scènes montréalaises sont si blanches, «c'est parce qu'il y a tellement de nostalgie dans notre théâtre, croit-elle. Alors je traite de nostalgie avec ces hommes arrivés ici en 1979 et en 1988, qui nous parlent de leur vie, et qui, finalement, nous ressemblent».

Pour Nini Bélanger, collaborer avec une actrice d'origine catalane lui a permis de voir d'un œil neuf le manifeste du Front de libération du Québec (FLQ) — un texte très fort dans notre imaginaire collectif, mais qu'on ne connaît pas vraiment, dit-elle. En voyant Emma Gomez réagir si fortement à cette «charge anticapitaliste, anti-État», la metteuse

en scène de *Beauté, chaleur et mort* a compris que son niveau d'indignation s'était un peu émoussé. («Et c'est peut-être de ça qu'on a besoin au Québec: un peu d'indignation.») À partir de ce brûlot, elles posent la question: «À quoi sert l'immigration maintenant dans notre système capitaliste?»

Bachir Bensaddek, lui, revisite un autre moment traumatique de notre histoire: le discours post-référendaire de Jacques Parizeau. «Le 30 octobre 1995 reste une date assez majeure dans ma vie parce que j'ai vu des gens que j'aime blessés au plus profond de leur âme, des deux côtés du vote.» Le cinéaste québécois, immigré il y a 25 ans en provenance d'Algérie, se demande ce qui «reste de nos peines», ce qu'on fait aujourd'hui d'une parole qu'on avait réduite à une formule («l'argent et les votes ethniques»), mais dont lui avait

VOIR PAGE E 4: NOUS

ÇA signe le retour du monstre intérieur

L'adaptation du roman de Stephen King arrive à point nommé dans une Amérique en crise

ÇA est l'un des romans les plus riches de Stephen King. Après une première adaptation édulcorée produite pour la télé en 1990, voici qu'une seconde, plus fidèle promet-on, sort au cinéma le 8 septembre. C'est l'un des films les plus attendus de l'année, et il ne saurait mieux tomber.

FRANÇOIS LÉVESQUE

«*Qu'est-ce qui vient se nourrir à Derry? Qu'est-ce qui se nourrit de Derry?*» se demande le narrateur de *ÇA*. Dans ce roman fleuve paru en 1986 sous le titre original *IT*, Stephen King, déjà surnommé le «maître de l'horreur», relate les méfaits d'une entité surnaturelle qui menace de détruire la petite ville américaine de Derry, un enfant à la fois. Réalisé par l'Argentin Andy Muschetti, le premier volet de ce qui sera un diptyque cinématographique est assuré de faire recette si l'on en croit les projections les plus prudentes. Pourquoi une histoire aussi sombre

et terrifiante suscite-t-elle un tel engouement? Peut-être parce qu'elle fait écho à des peurs bien réelles, et bien actuelles. Tous les 27 ans, une horreur sans nom, «ÇA», jaillit des tréfonds de la ville de Derry. Prenant souvent l'apparence d'un clown qui se présente sous le nom de Gripsou (Pennywise en anglais), *ÇA* apparaît aux enfants, puis il épouse la forme de ce qui les terrifie le plus: loup-garou, père violent... Après quoi, il se délecte des petits que la peur aura rendus plus savoureux encore. Depuis des siècles que cela dure, et les enfants morts et disparus se comptent par centaines à Derry. Or, grâce à ses pouvoirs, *ÇA* parvient à contrô-

ler les adultes et leurs perceptions. L'hécatombe se meut ainsi en vague souvenir, voire en mauvais rêve. Le roman s'ouvre en 1957 alors que Bill, 11 ans, entreprend de traquer et de détruire *ÇA* après que son petit frère eut été la victime du monstre. Bientôt, il forme une alliance avec un groupe de camarades diversement maltraités ou laissés-pour-compte. C'est cette bande de gamins marginalisés qui en viendra à bout. Jusqu'au prochain réveil en 1984, avec le même groupe d'amis devenus adultes (à noter que les films transposent l'action en 1989 et en 2016).

Thèmes et genèse

Qui a lu King, la première phase de son œuvre tout spécialement, sait combien le thème de l'enfance (ou de l'adolescence) mise à mal y est



WARNER BROS.

VOIR PAGE E 6: MONSTRE

Une scène du film *ÇA* du réalisateur Andy Muschetti, premier volet d'un diptyque cinématographique

CULTURE > DIFFUSION

Nuages et lumières sur la survivance des vaisseaux culturels

ODILE TREMBLAY

Parfois, je cherche dans les rangées de l'Impérial des têtes familières, avec trop de mes cinq doigts pour les dénombrer. Tant de médias nationaux ont laissé tomber le FFM. Nos témoins de l'industrie du cinéma auront tenu moins longtemps encore que les scribes et les caméras.

Certains soirs, je vois pourtant monter du Quartier chinois de belles dames et de beaux messieurs tout chics pour la première d'un long métrage en mandarin. Leur bruissement laisse planer que ce festival subsiste dans d'autres dimensions pour d'autres publics. Reste aussi en salle des irréductibles, bien entendu, plus clairsemés d'une cuvée à l'autre. Un public, ça se respecte.

Je vais voir des films à l'Impérial parce que j'aime ce magnifique cinéma, par fond de sentimentalité et esprit de découverte. On ne sait jamais...

Hasard ou miracle, la dizaine d'œuvres que j'ai vues en compétition n'étaient pas mal du tout. Classique réussi pour le russe *Anna Karenine*, pureté esthétique du chinois *Unaware Control*, intérêt historique pour le tchèque *A Prominent Patient*, etc. S'offrir un film albanais sur un clone d'Elvis en otage de guerre émeut au passage.

Des voix m'assurent qu'au cinéma du Parc, et surtout au cinéma Dollar, dans un NDG décollé du rayon FFM, les autres séances font le vide ou presque.

Ce festival de films se sera effondré au long des ans, catégorie A sous le bras, désormais sans argent, sans appuis. Vision d'hier que celle de Serge Losique? N'empêche: son rendez-vous a fait mentir toutes nos prédictions de mort imminente.

On en veut au président du FFM d'avoir hypothéqué l'Impérial, joyau patrimonial, pour garnir les coffres d'un festival anémique, comme d'être demeuré sourd aux propositions d'expansion. Résilient et fragile en figure de proue désuète aux couleurs pâlies.

Mais n'allons pas reprocher à sa clientèle de vieillir; toute la cinéphilie traditionnelle vieillit de concert. Sans volets plus novateurs, comme en génère le Festival du nouveau cinéma (FNC), point de relève du public. Critiquons d'abord l'éducation et l'air du temps.

Serge Losique refuse de quitter la barre d'un rendez-vous enregistré à son nom, soit! Durer signifie dès lors baisser ses prix. Au petit cinéaste étranger, Montréal paraît à hauteur de festival, désormais bien étriqué. Ce FFM qui s'était rêvé grand, et le fut, tangué avec ses derniers fidèles.

Ça rend humble et c'est malheureux. Pour durer encore un an ou deux — qui sait? —, son capitaine, s'il conserve la santé, devra renoncer au faste des visiteurs de prestige comme à tout ancrage dans une industrie québécoise en fuite.

Après avoir évalué en vain tant d'autres avenues, on se prend à songer: après tout, pourquoi pas? Si Serge Losique acceptait de présenter une quarantaine d'œuvres internationales dans le seul Impérial, il pourrait continuer à jouer le rôle d'un cinéclub auprès de ses



Une scène du film d'Alanis Obomsawin, *Our People Will Be Healed*, son 50^e film en 50 ans, qui sera présenté en grande première au TIFF de Toronto.

SOURCE ONF

habités et des communautés culturelles. Mais Montréal réclame et on regarde ailleurs...

Sous la tour du CN

Car dès jeudi démarre le Festival international du film de Toronto (TIFF), avec les cinéastes d'ici et de là-bas roulant leurs valises à pleins halls d'hôtels de la Ville reine. Un gros banquet ouvert, vital. Il y aura, venus du Québec, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Simon Lavoie, d'après le roman de Gaëtan Soucy, *Les affamés* de Robin Aubert, *Eye on Juliet* de Kim Nguyen et *Ta peau si lisse* de Denis Côté dans la foulée de sa première à Lo-

carno, *Hochelaga* de François Girard après lancement à Montréal. Se pointer sous la tour du CN, c'est peut-être voir son film traverser le circuit planétaire.

Il n'est pas qu'inféodé au cinéma américain, ce TIFF. Avec de tout pour tous, des programmeurs allumés, des ennus même, car tous les festivals sont en difficulté: la concurrence, les mutations de l'industrie...

On a beau se sentir en terre étrangère dans la rue King, ça frappe l'esprit d'aller respirer là-bas l'odeur de la richesse, quand Montréal dégage plutôt une odeur de *party* ou de fin de *party*, c'est selon. D'autres

arômes nous montent au nez, chose certaine.

Réenchanter la terre patrie

Au fil des éditions du TIFF, j'ai croisé souvent Alanis Obomsawin, grande ambassadrice des Premières Nations. Le Festival de Toronto suit sa démarche depuis le milieu des années 1980, fin premier à lui avoir tendu la main.

La dame aux tresses célébrait ses 85 ans jeudi dernier. Elle aura subi durant son enfance à Odanak tant de brimades dans sa langue et ses racines. Assez pour trouver que ça valait la peine de vivre longtemps afin de voir de

jeunes autochtones relever la tête. Les années de suicide, de drogue, elle en aura filmé tous les spasmes. Son documentaire *Our People Will Be Healed*, 50^e film en 50 ans, lancé là-bas, offre soudain une proposition de lumière.

Des portes s'ouvrent sur la spiritualité, les coutumes ancestrales. Le vent tourne en « Amérindie ». « Oh, pas partout, me dit-elle, mais... il se passe quelque chose. Toutes ces marches des jeunes, toutes ces prises en charge de l'éducation par les communautés. » Jamais n'a-t-on senti Alanis Obomsawin plus sereine.

À l'écran dans une école du Manitoba à Norway House, la musique, la culture ancestrale, la langue, la rituelle danse du soleil aident des Cris des Plaines à relever la tête. Des images de nature apaisée, des jeunes au teint brun jouant du violon réenchantent la terre patrie.

Sur les nouvelles politiques de Justin Trudeau, qui vient de scinder les ministères dévolus aux affaires autochtones, elle dit: « On verra ce que ça donne, mais la pulsion viendra de nos rangs. »

Et à l'heure où nos pas nous conduisent aussi au Marché Bonsecours, à l'expo du World Press Photo, là où toute la misère planétaire nous brûle avec raison les yeux, on se baigne au retour dans le documentaire d'Alanis avec un espoir timide.

Il vient d'un vent de liberté contraire en train de monter. Sur sa bourrasque, on aimerait aussi, comme Québécois francophone, de passage au TIFF ou pas, réapprendre à planer. « La parole est plus importante que l'image, me dit la dame de caméra. Mais ça prend des modèles qui la portent, vous savez... »

Danse-Cité 36 ans
la trace des créateurs

LA VIE ATTEND
DAVID ALBERT-TOTH & EMILY GUALTIERI
[PARTS+LABOUR_DANSE] | TRACES-CHORÉGRAPHES
27. 28. 29. 30 SEPT. + 4. 5. 6. 7 OCT. 2017 — 20 H
THÉÂTRE LA CHAPELLE | SCÈNES CONTEMPORAINES
BILLETTERIE 514 844-2033

EROS JOURNAL
DAVID PRESSAULT | TRACES-CHORÉGRAPHES
26. 27. 28 OCT. + 31 OCT. 1. 2. 3. 4 NOV. 2017 — 20 H
THÉÂTRE PROSPERO | BILLETTERIE 514 526-6582

ELLE RESPIRE ENCORE
JÉRÉMIE NIEL | TRACES-HORS-SENTIERS
14. 15. 16 MARS — 19 H + 17 MARS 2018 — 16 H
Une coproduction et codiffusion avec l'AGORA DE LA DANSE
BILLETTERIE 514 525-1500

PLUTON - ACTE 3
LA 2^e PORTE À GAUCHE | TRACES-HORS-SENTIERS
22. 23. 24 + 27. 28. 29. 30. 31 MARS 2018 — 20 H
THÉÂTRE LA CHAPELLE | SCÈNES CONTEMPORAINES
BILLETTERIE 514 844-2033

ABONNEMENT JE DONNE MON « ♥ » à DANSE-CITÉ *

À LA FOLIE	= 4 spectacles	95 \$	(+ de 30 % de rabais)
PASSIONNÉMENT	= 3 spectacles	75 \$	(20 % de rabais)
BEAUCOUP	= 2 spectacles	50 \$	(20 % de rabais)

*Achat seulement à LA VITRINE.COM 514.285.4545 poste 1

Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et Orange Noyée

Grand partenaire

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

SAISON 2017 — 2018

5
↓
30
SEPT.
2017

À TE REGARDER, ILS S'HABITUERONT

Six metteurs en scène. Onze acteurs. Mille horizons.

Ideation et codirection artistique Olivier Kemeid et Mani Soleymanlou Mise en scène Nini Bélanger, Bachir Bensaddek, Mélanie Demers, Dave Jenniss, Chloé Robichaud et Jean-Simon Traversy Texte Collectif d'auteurs Dramaturgie Alain Farah et Étienne Lepage Avec Obia le Chef, Angie Cheng, Marco Collin, Emma Gomez, Fayolle Jean, Igor Ovasis, Olivia Palacci, Jacques Poulin-Denis, René Rousseau, Inès Talbi et Leila Thibeault-Louchem Assistance à la mise en scène Ariane Lamarre Décor Yann Pocreau Costumes Romain Fabre Lumière Erwann Bernard Musique Laurier Rajotte Régie Adèle Saint-Amand

100, avenue des Pins Est, Montréal
Billetterie 514 845-7277 quatsous.com

Grand partenaire Hydro Québec

26\$ en prévente jusqu'au 5 septembre

CULTURE > ARTS VISUELS

Momenta: après les photos, les images

Auréolée de son nouveau nom, la biennale montréalaise de l'image entame une nouvelle ère

JÉRÔME DELGADO

Quand des festivals et des événements tardent à se renouveler, ils en paient d'une certaine manière le prix. Parlez-en aux gens de la Biennale de Montréal, une manifestation sans âme et désormais sans tête — certains diront sans avenir.

Le Mois de la photo à Montréal, l'autre biennale en ville, a certes 20 ans d'existence, le voilà rajeuni et armé d'un nouveau nom, prompt à défendre un art beaucoup plus vaste que la seule photographie. L'ère est désormais celle de Momenta, la biennale dite de l'image.

Le changement de nom, opéré entre deux éditions — pendant que la Biennale de Montréal se tirait dans les pieds —, s'est matérialisé avec l'arrivée à la direction générale d'Audrey Genois. Bon timing. La première Momenta a été confiée à Ami Barak, commissaire indépendant venu de Paris avec des idées idéales pour une mise à jour.

La photographie? Un concept dépassé, clame sans hésitation cet homme à l'esprit libre. «Je fais partie, dit-il, de cette génération à qui on demandait si on s'y connaissait en photo, en prises de vue, en temps d'exposition... Aujourd'hui, ça n'existe plus. Votre grand-mère qui se fait des selfies ne se pose pas ces questions. C'est une sacrée révolution.»

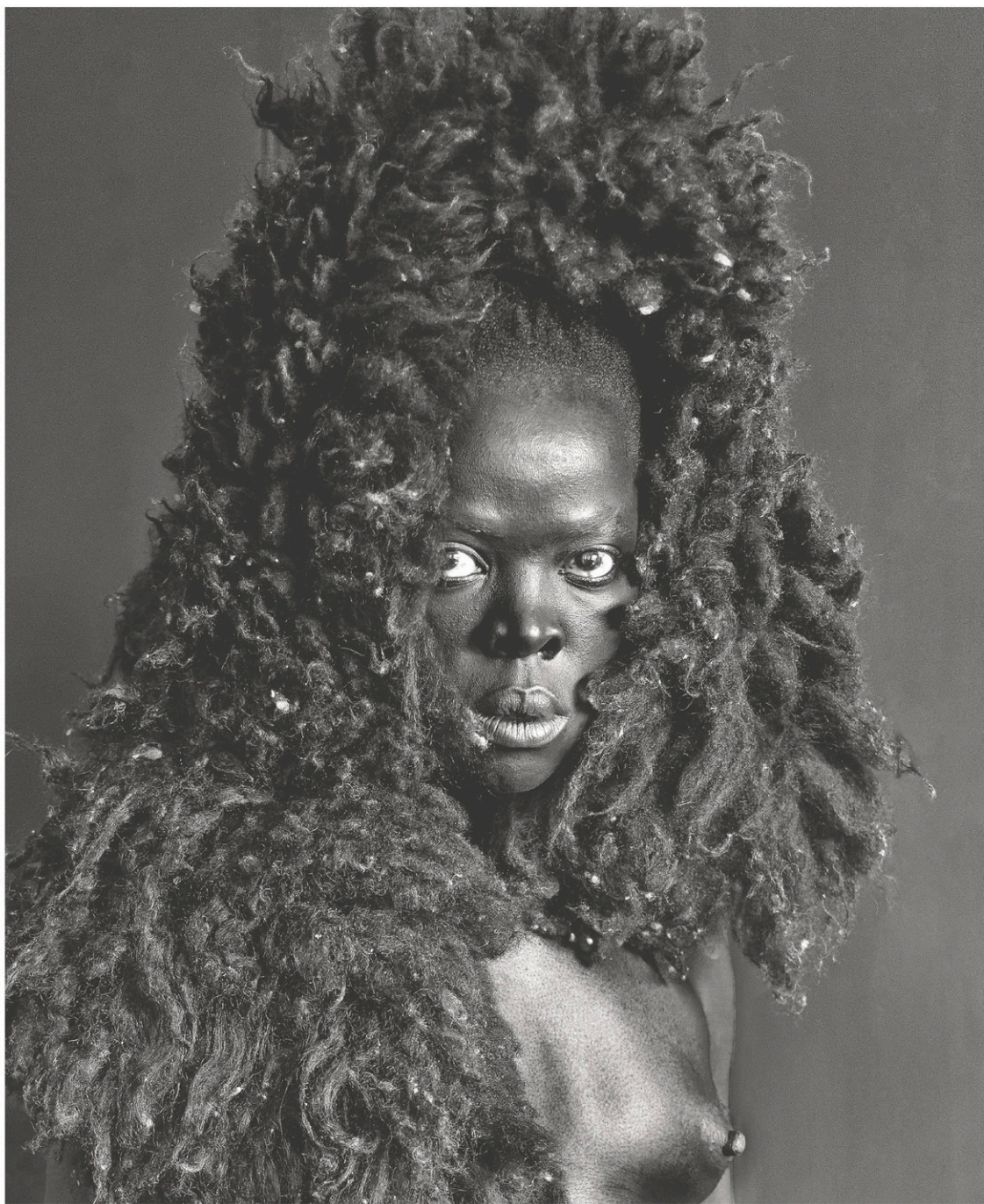
Ami Barak est plus que ravi d'inaugurer la nouvelle ère de la biennale montréalaise. Et il arrive avec une «expo à thèse», une thèse qui tient en une question: «De quoi l'image est-elle le nom?»

«Nous vivons dans un continuel malentendu au sujet de ce que les images montrent et démontrent», dit-il, en entrevue. La peinture a eu son Magritte avec son «Ceci n'est pas une pipe» — il ne s'agissait que de la représentation d'une pipe. La photo et ses tonnes d'images n'ont jamais eu un équivalent aussi explicite.

«Nous avons tendance à oublier qu'une photographie n'est pas la réalité en soi, mais plutôt un moment cadré et isolé», précise le commissaire dans le texte qui ouvre la publication — déjà imprimée! — de Momenta.

Depuis près de deux siècles, le malentendu auquel il fait référence entretient le fantasme qu'un clic rapide comme l'éclair exprime les quatre vérités d'un moment, d'un lieu, d'un sujet. Sans peur d'opposer les tenants de ce discours (les photographes de presse, notamment) et ceux qui tentent de le réévaluer (les artistes), Ami Barak prétend qu'une image vaut plus par ce qu'elle raconte hors champ que par ce que dit l'intérieur du cadre.

«Alors que les reporters ont tendance à capturer et à enfermer le visible, les artistes cherchent à ouvrir et à dévoiler de manière à présenter un aspect de la réalité sans nier l'existence d'autres vérités, cachées et possiblement contradictoires», écrit-il. Ce sont deux versions du document, deux

Zanele Muholi, *Somnyama IV, Oslo, 2015*, de la série *Somnyama Ngonyama*, 2015

modes opératoires, deux rapports au monde, deux conceptions du référent et deux régimes de vérité.»

Ami Barak n'ouvre pas une boîte de Pandore. La scission entre les deux régimes est chose connue depuis que les Bernd et Hilla Becher, Jeff Wall ou Cindy Sherman — tous pris à témoin par le commissaire dans son texte — ont voulu contourner «la pièce à conviction» et «la dictature du temps» que Barak associe à la photographie. Il souhaite plutôt rappeler la diver-

sité des chemins que prennent aujourd'hui les artistes qui disent: «Ne gobez pas tout ce qu'on vous met devant le visage.»

Des revers aux belles images

Comme les photojournalistes, les artistes de l'image, croit Ami Barak, sont «lanceurs d'alerte». Son meilleur exemple, qui illustre la page couverture de la publication, concerne le travail de la Sud-Africaine Zanele Muholi, considérée comme une activiste, membre du mouvement LGBTQ.

Luis Arturo Aguirre, *Phoebe*, photo tirée de la série *Desvestidas*, 2011

«L'image est extraordinaire, mais pas uniquement ça, dit-il au sujet d'un portrait d'une femme noire sur fond noir. Cette image n'est pas là pour vous montrer une belle fille. Il y a un revers. Cette fille a une vie malheureuse. Elle a des partis pris sexuels que tout le monde peut avoir, mais pas partout. On lui rend la vie impossible.»

Le genre portrait sera bien représenté dans Momenta, avec les œuvres du Mexicain Luis Arturo Aguirre, de la Croatie de New York Dora Budor, du Camerounais de Paris Samuel Fosso ou encore du New-Yorkais Artie Vierkant. En plus de compter ceux qui font dans la métaphore.

«Le portrait est présent même quand il n'y a pas d'être humain», avance Ami Barak, en citant la Suédoise Hanna Liden, également basée dans la Grosse Pomme. «Elle fabrique un bouquet avec des bouts de plastique et c'est un portrait. Elle le dit elle-même: "C'est le portrait de ma copine".»

La thèse de Momenta se matérialisera sous deux formes: une exposition centrale partagée entre le centre Vox et la Galerie de l'UQAM, et 14 solos dispersés en 14 adresses. Le Mois de la photo peut avoir été rebaptisé, la manière d'exposer demeure sensiblement identique. En réalité, d'une biennale à l'autre, c'est le même *modus operandi*. L'innovation de deux expos centrales en une risque cependant d'étioler le propos.

«Il s'agit d'une expo en deux parties. En fait, en deux lieux. Elle n'est pas en deux parties, se corrige le commissaire, pris lui-même dans la confusion. À l'entrée, vous aurez le même texte. C'est comme si vous preniez une pause pour fumer et vous rentrez après avoir fait quelques centaines de mètres.»

Collaborateur
Le DevoirMOMENTA BIENNALE DE L'IMAGE
Du 7 septembre au 15 octobre

JONAS ST. MICHAEL

Cinq solos à surveiller

On Theater Road (notre photo), Jonas St. Michael, Canad. Cet artiste montréalais propose une vidéo à trois canaux, inspirée des zones floues entre fiction et réalité. *À la maison de la culture Frontenac.*
Paperwork and the Will of Capital, Taryn Simon, États-Unis. De jolis bouquets de fleurs cachent les ruses des leaders dans leur exercice du pouvoir. *Au Musée d'art contemporain.*
Lettre au pilote qui a désobéi, Akram Zaatar, Liban. La guerre, la mémoire et la désobéissance sont au cœur de ce travail en vidéo et en archives. *Au centre Dazibao.*
Other Hauntings, Jin-Me Yoon, Corée du Sud. Paysages sur bord de mer, dans un village de pêcheurs, les vidéos parlent de la résistance à des projets militaires. *À la galerie B-312.*
Spot the Difference, Micah Lexier, Canada. Ludiques et déroutantes, ces images prennent forme de projet éditorial, intégré à la publication, de sujet d'étude au centre Arttexte.

LES MARGUERITE(S)

20 février
au 17 mars
2018

Texte : Stéphanie Jasmin + Marguerite Porete
Mise en scène : Denis Marleau + Stéphanie Jasmin
Avec Céline Bonnier ou Évelyne Rompré
(en alternance selon le calendrier)
+ Sophie Desmarais + Louise Lecavalier
ESPACE GO + UBU

LA VIE UTILE

24 avril
au 31 mai
2018

Texte : Evelyne de la Chenelière
Mise en scène : Marie Brassard
Avec Christine Beaulieu + Sophie Cadieux
+ Evelyne de la Chenelière
+ Louis Negin + Théodore Pellerin
ESPACE GO + FTA

ABONNEZ-VOUS À ESPACE GO!

CULTURE > SCÈNES

Briser l'isolement par la danse contemporaine

MÉLANIE CARPENTIER

Alors que la rentrée automnale s'amorce à Montréal, la compagnie Danse-Cité s'apprête à célébrer ses 35 années de présence dans le paysage montréalais, tandis que le festival Quartiers Danses soufflera ses 15 bougies. Outre certaines similarités dans leurs mandats — dont celui de soutenir et de mettre en avant des artistes émergents en ouvrant les bras à une diversité de disciplines —, les deux entités ont la particularité d'œuvrer, chacune à sa manière, à mettre la danse à la portée des plus vulnérables à travers leurs initiatives de médiation culturelle.

Implanté en 2013, le volet médiation culturelle de Quartiers Danses a nettement pris de l'ampleur, précisant la mission socio-communautaire du festival. Toute l'année, ce dernier s'évertue à proposer gratuitement des ateliers de danse contemporaine, dispensés par des chorégraphes et des animateurs culturels auprès d'organismes communautaires, de CHSLD, d'écoles et de CPE.

D'abord orientée vers les aînés, l'offre s'est diversifiée en fonction des demandes et des besoins des organismes. Leurs ateliers peuvent prendre la forme de cours de danse, mais aussi d'initiation aux codes de la danse contemporaine afin de proposer des clés de lecture avant les sorties aux spectacles. Un partenariat avec le Musée des beaux-arts de Montréal permet d'amener des personnes à mobilité réduite à la rencontre de l'art contemporain et de la danse au musée.

« Cette année, on s'est vraiment concentrés sur les personnes qui vivent avec une déficience intellectuelle et motrice



Quartiers Danses multiplie les ateliers de danse contemporaine, les disséminant sur toute l'année, en divers lieux

Souk-Cité revient

Afin de récolter des fonds et de continuer à soutenir les chorégraphes et interprètes dans leur processus de création, de production et de diffusion, Danse-Cité organise une soirée-bénéfice le 8 septembre au MAI (Montréal, arts interculturels). Souk-Cité 2 sera aussi l'occasion pour la compagnie de souligner ses 35 ans et de lancer officiellement sa 36^e saison. L'édifice abritant la compagnie sera transformé en un vaste espace de représentation inspiré de l'univers du film *L'hôtel Grand Budapest* de Wes Anderson, où se jouera une série de microperformances dans des lieux et recoins inattendus du bâtiment.

ou qui ont des troubles comportementaux, affirme Alexandra Ladde, directrice de la médiation culturelle du festival. On

avait envie de toucher un public qui n'avait pas accès à la danse et à l'art contemporain pour toutes sortes de raisons:

que ce soit par désintérêt, par manque d'argent ou par difficulté de mobilité. On est parti du principe que si les personnes ne pouvaient pas se déplacer, alors on viendrait à elles.»

Approcher la création avec délicatesse

Chez Danse-Cité, la collaboration avec les Impatients — organisme qui vient en aide aux personnes qui ont un problème de santé mentale via l'expression artistique — a lancé et consolidé le volet médiation culturelle de la compagnie, jumelant dès 2015 la chorégraphe Aurélie Pedron, et plus tard Catherine Tardif, avec l'organisme.

À l'instar de Quartiers Danses, les participants sont invités aux spectacles produits par la compagnie, et un travail d'initiation à la danse contemporaine autant pratique qu'informatif et didactique est effectué au cours des ateliers.

« Pour moi, ce qui est important, c'est que ce soit en continuité avec les demandes des artistes », affirme Daniel Soulières, fondateur et directeur de la compagnie trentenaire. Le danseur émérite ayant étudié en psychologie dans sa jeunesse souhaitait que les médiations soient entièrement portées par les artistes. Et comment approcher la création dans des contextes sensibles? « Quand tu infiltrés ce genre de domaine, il y a toujours des psychologues et des intervenants qui suivent et accompagnent les artistes », ajoute Maud Mazo-Rottenbühler, directrice des communications chez Danse-Cité.

« Aurélie [Pedron] s'est centrée sur l'idée de faire de l'art en essayant de mettre un tant soit peu de côté les soucis que les participants pouvaient rencontrer. Elle s'est heurtée parfois à la réalité, mais elle a toujours réussi à les amener sur

des chemins qu'ils ne connaissaient pas. Ils ont été très friands et redemandent des ateliers toutes les sessions. Le groupe a ainsi grossi au fur à mesure.»

Du côté de Quartiers Danses, la collaboration avec les intervenants sur place dans les organismes est cruciale pour Alexandra Ladde, aussi éducatrice spécialisée de formation: « On n'est pas juste dans l'animation, il y a aussi tout un travail fait en amont avec les intervenants sociaux.»

Rencontres thérapeutiques

De façon similaire, le dernier projet de médiation culturelle de Danse-Cité mené par l'artiste Sarah Dell'Ava auprès de personnes arrivées à titre de réfugié ou de migrant reçu, a nécessité d'approcher des spécialistes en la matière pour saisir amplement les conditions des migrants et éviter les maladroites et les faux pas. Avec *La trace de ceux qui ont marché*, il s'agissait d'ouvrir un espace de partage et de rencontres interculturelles par le biais de la danse et du chant afin d'aboutir à une installation performative (présentée au MAI en juin dernier).

Dépasant le besoin d'élargir, au compte-gouttes, le public pour la danse contemporaine, chez Quartiers Danses, tout comme chez Danse-Cité, on croit aux vertus thérapeutiques de la danse, à son pouvoir d'expressivité et surtout à ses bienfaits pour pallier l'isolement des plus vulnérables. Pour Danièle Soulières, « l'expression et la libération d'émotions étouffées est un premier moteur vers la danse ».

Tandis que pour Rafik Hubert Sabbagh, directeur du festival Quartiers Danses et ancien danseur ayant longtemps enseigné l'alignement postural, « l'écoute du corps,

La danse sous toutes ses formes

Au programme de cette 15^e édition du festival Quartiers Danses, qui aura lieu du 7 au 17 septembre, une panoplie de petites formes en salle et hors les murs s'étirant de la place des Festivals à la rue Wellington (Verdun). Du côté des artistes émergents, on surveillera les signatures prometteuses d'Andrea Peña avec sa nouvelle création *El ventre del animal*, et d'Anne-Flore de Rochambeau avec une œuvre participative et un solo présenté aux côtés de la chorégraphe Mélanie Demers (*MAYDAY*) lors d'une soirée dédiée à la diversité. L'Espagne sera mise à l'honneur avec, entre autres, le retour du chorégraphe Daniel Abreu. S'ajoute à la programmation éclectique une journée de tables rondes, dont une sur le thème de la médiation culturelle, suivie du court-métrage de Julien Tourigny-Gagnon, *Entrez dans la danse*, une incursion dans les ateliers donnés par le festival auprès des organismes communautaires. Enfin, la reprise de 9 de Cas Public, mettant en scène le danseur atypique Cai Glover, viendra clore le festival.

son équilibre avec l'esprit, le fait de se laisser aller pour vivre le moment présent peuvent épanouir quelqu'un. Ne serait-ce que de voir des danseurs essayer de communiquer quelque chose, qu'elle soit sociale, politique ou artistique, via l'émotion que génèrent certaines esthétiques, ça peut éveiller un moment d'humanité, de relâchement, de poésie chez celui qui regarde.»

Le Devoir

NOUS

SUITE DE LA PAGE E 1

surtout retenu un « nous » exclusif « extrêmement violent ».

« Ce qui est intéressant quand on lit le discours, c'est qu'on se rend compte qu'il y a une partie écrite, et une autre improvisée. Il y a, sous-jacente, une tentative de consoler les gens, mais qui est inhibée par la douleur, l'amertume. On a donc pu décaler deux personnages, afin que ces lignes de force s'affrontent et donnent naissance à un nouvel objet. » Un dialogue porté par les comédiennes Inès Talbi et Leila Thibeault-Lou-

chem, qui revisitent ainsi cet événement. « L'Histoire, c'est une question d'interprétation, de toute façon. »

Aventure risquée

Dave Jenniss a plutôt fini par écarter l'aspect historique. « Ce spectacle donne la chance de dire les vraies choses sur notre vie. » Il a donc demandé à ses comédiens, Marco Collin et René Rousseau, d'improviser sur leur réalité présente d'autochtones. Le directeur artistique du Théâtre Ondinok a saisi cette occasion de ne pas tenir un « discours de victime », ou accusateur. « Je voulais pour une fois essayer l'autodérision parce

que les Innus, les Attikameks sont de grands blagueurs, et personne ne le sait. On regarde toujours le côté négatif. On peut rire de nos travers, mais en faisant réfléchir le spectateur aussi, avec un message et des malaises. J'ai une petite crainte, mais c'est ça le spectacle: on risque quelque chose. »

La chorégraphe Mélanie Demers avoue avoir d'abord soupiré devant cette proposition de « spectacle sur la diversité ». « Parfois, je me sens un peu utilisée dans ces choses-là. Et je n'avais pas besoin de faire [quelque chose] de spécial pour parler de la diversité: c'est ma vie. » La danseuse, qui a découvert dans ce milieu un lieu de liberté où elle peut vraiment prendre son espace sur scène — contrairement au théâtre —,

Nouveau chapitre

À l'instar du *Wild West Show* de Gabriel Dumont, autre gros spectacle aux signatures diversifiées qu'on verra au Théâtre d'Aujourd'hui, *A te regarder, ils s'habitueront* est l'un des heureux élus qui ont bénéficié du soutien de Nouveau chapitre. Un programme ponctuel de financement créé par le Conseil des arts du Canada à l'occasion du 150^e anniversaire de la Confédération. Invitant les artistes à « rêver en grand » et notamment à chercher à rejoindre de nouveaux publics, le CAC a ainsi partagé une enveloppe de 35 millions entre 201 projets, dont 50 au Québec.

a préféré faire parler les corps. Elle va créer avec ses interprètes coutumiers (Angie Cheng et Jacques Poulin-Denis) des figures d'Adam et Eve qui s'écartent de la conception convenue. Une œuvre où « un regard très frontal est porté sur le public. On se demande qui

regarde qui, en fait. Et qui s'habitue à qui. »

En entrevue, Mélanie Demers soulève un regard critique sur certains éléments jugés problématiques dans le concept de départ. « Il y a toujours ce piège de mettre la blancheur au centre du spectre

de la diversité. » Ainsi, cette façon de dire qu'on « donne la place » aux autres implique que c'est un espace appartenant à la majorité... « Alors que je pense que le désir, c'est de partager. Peut-être que le projet est déjà gangrené et qu'on se tire dans le pied en faisant quelque chose comme ça. Mais j'aime ce risque: on se trompe peut-être à essayer, mais il faut l'essayer... »

Collaboratrice
Le Devoir

À TE REGARDER, ILS S'HABITUERONT

Ideation et codirection artistique: Olivier Kemeid et Mani Soleymanlou. Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et Orange Noyée. Du 5 au 30 septembre, au Théâtre de Quat'Sous.

L'AUTRE ET MOI

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

SAISON 2017 - 2018

Lecture
James Hyndman
Recherche et animation
Stéphane Lépine

11 septembre 2017
D'autres vies que la mienne
d'Emmanuel Carrère

11 décembre 2017
La Réunion des deux Corées
de Joël Pommerat
Lectrice invitée:
Évelyne de la Chenelière

5 février 2018
Ce que j'appelle oublié
de Laurent Mauvignier

7 mai 2018
La Maladie de Sachs
de Martin Winckler
Lectrice invitée: Fanny Mallette

100, avenue des Pins Est, Montréal
Billetterie 514 845-7277 quatsous.com

Grand partenaire
Hydro Québec

ESPACE LIBRE

SAISON THÉÂTRALE 17-18

OMNIBUS

Le corps est théâtre
DONNE À VOIR

CONTE À RENDRE

(un interrogatoire)

MATRICE D'ŒUVRE
JEAN ASSELIN,
RÉAL BOSSÉ,
SYLVIE MOREAU

INTERPRÉTATION
JEAN ASSELIN,
ANDRÉANNE THÉBERGE,
CHARLES PRÉFONTAINE
AVEC LA VOIX DE
SYLVIE MOREAU

MIME
OMNIBUS
QC.CA

CONCEPTION
LOGICHO PONDRE
MUSIQUE ET
ENVOIENSONS
SONORE
MATHEU MARCEL
LUMIÈRES
JEAN ASSELIN,
RÉAL BOSSÉ,
SYLVIE MOREAU,
DAVID ROUSSEAU
SCÉNARISTE

12 AU
23 SEPTEMBRE 2017

BILLETTERIE
1945, RUE FULLUM
514 921 4191
ESPACELIBRE.QC.CA

MONTRÉAL | OTTAWA | ST-JEAN-PORT-JOLI | PASPÉBIAC | PIKOGAN | KITSISAKIK | ROUYN-NORANDA

DANSER LE PRINTEMPS!

ROUYN-NORANDA
DIMANCHE 3 SEPTEMBRE 2017 | 13H > 15H
MUSÉE D'ART | GRATUIT
CINÉDANSE.CA

PROJECTION DU FILM «DANSER LE PRINTEMPS À L'AUTOMNE» EN PRÉSENCE DE LA CINÉASTE BÉATRICE MÉDIAVILLA ET DU CHORÉGRAPHE THIERRY THIEU NIANG

MA MUSÉE D'ART

Secrétariat aux affaires autochtones
Québec

PETRIE RAYMOND

Québec

CULTURE > MUSIQUE

Jason Bajada, deux histoires pour autant d'uppercuts et de disques

Le chanteur revient à l'anglais avec un album double où il raconte détresse et trahison

PHILIPPE PAPINEAU

« **H**onnêtement, je suis un peu terrifié de commencer les entrevues pour cet album-là », lance le chanteur Jason Bajada en riant. Et nous de poser les questions, doit-on lui avouer. C'est que l'auteur de la pièce *Pékin (les amitiés)* — qui a trouvé une belle place sur les ondes commerciales il y a quelques mois — s'apprête à lancer un nouveau disque (double et en anglais) où il met ses tripes sur la table, sans métaphores et sans tabous. De quoi faire jongler le journaliste et l'artiste.

Ce *Loveshit II* — nouvelle déclinaison du disque au titre sans équivoque lancé par Bajada en 2008 — raconte un double uppercut au menton. D'une part, il y a une relation ardue avec une fille « toxique » déjà en couple et de l'autre, de multiples trahisons et la détresse profonde, voire les pensées suicidaires, qui les ont suivies. Le sous-titre de l'album est d'ailleurs *Blondie & The Backstabberz*.

« Imagine, si tu prends les quatre piliers les plus importants dans ta vie, les quatre personnes qui sont juste inébranlables, et que ces gens-là se mettent à appuyer sur tes boutons, tes cordes sensibles en même temps, explique Bajada. Et il y a un couteau dans le dos ici, un autre là, et tout le monde se met à te poignarder de partout. J'étais dépassé, complètement étourdi par les événements. Après avoir essayé de gérer ça pendant des mois et des mois, j'ai complètement sauté un plomb et, next thing you know, j'étais en train de magasiner des pistolets sur Internet. Ça ne filait pas, mais pas du tout. »

Jason Bajada précise à raison que la majeure partie du premier disque est lumineuse, autant dans les textes que dans les musiques accrocheuses. Mais le second opus nous plonge plutôt dans sa torpeur.

L'écriture de cette vingtaine de pièces, toutes en anglais et divisées en deux volets distincts, a permis à l'auteur-compositeur-interprète de sortir la

« Ce disque-là ne peut pas plus me ressembler, c'est mes quatre pédales, mon chorus, mon reverb, c'est exactement mon jeu de guitare naturel »

tête de l'eau, admet-il aujourd'hui que les choses vont beaucoup mieux pour lui.

« Sans blague, ce disque-là a vraiment fucking sauvé ma vie, confie Jason Bajada. C'est un peu dark et un peu drôle à dire, mais je me disais que, si j'étais pour me "pitcher" en bas de la falaise ou me tirer une balle, je devais juste finir cet album-là avant. Il restait quelque chose que je voulais faire. J'ai tout laissé sur la table. »

Écouter ses influences

Pour *Loveshit II*, Bajada a travaillé en équipe réduite, avec le musicien et réalisateur Philippe Brault et le batteur Sam Joly. Le chanteur a d'ailleurs joué de presque tous les instruments. « Ce disque-là ne peut pas plus me ressembler, c'est mes quatre pédales, mon chorus, mon reverb, c'est exactement mon jeu de guitare naturel. J'ai travaillé avec mes forces. »

Bajada s'est dit enchanté d'avoir pu œuvrer avec Philippe Brault, son « premier choix » au poste de réalisateur. « J'étais sûr qu'il allait dire non. Il était pas mal sollicité après *L'ADISQ*, où il avait gagné avec *Korriass*. Et finalement, il a embarqué, il a tout le temps été rassurant et on a eu infiniment de plaisir. On avait beau chanter "All I wanna do is die", après on rigolait, on buvait du vin, on était dans un bon esprit pour écrire des chansons tristes! »

Dans cette bulle agréable,

Bajada a aussi décidé d'assumer plus que jamais ses références, ses amours musicales, plutôt évidentes sur *Loveshit II* mais bien assimilées. « Je me suis dit: "Tom Waits, il chante bien de trois voix différentes, moi aussi je peux." Je "tripe" sur Springsteen, sur les Strokes et sur The Smiths, alors c'est un mariage de tout ça, de ce que j'écoute dans la vie. »

Disque double

Avant de se restreindre à vingt morceaux, Bajada avait au total plus d'une trentaine de titres dans ses poches pour raconter les deux volets de *Loveshit II*. Dans sa tête, rapidement, le disque se devait d'être double.

D'abord, il n'était pas question de mélanger les deux chapitres de sa vie sur un même album. Et le chanteur ne voulait pas en lancer un maintenant et un autre quelques mois plus tard. « Un des arguments [contre le disque double], c'est que les gens ont un déficit d'attention. Ils ont du mal à se concentrer sur un seul album, alors imagine sur un double. Mais je trouvais que c'était plus demandant pour le public de voir deux albums différents sortir [en peu de temps]. "O.K., il sort juste plein de trucs. Lequel j'achète?" »

Bajada et son équipe ont tout de même fait plus de travail en amont que jamais pour ce disque, faisant paraître à l'avance quelques titres et des capsules vidéo détournant des films connus. « Ma crainte, c'est qu'on pousse pour un single et que toutes ces chansons-là, que je trouve les meilleures que j'ai écrites, tombent entre les craques. J'ai trop d'ambition pour ce disque-là, je veux que les chansons se rendent aux oreilles des gens. »

Même si l'amour c'est de la merde, il aimerait bien un peu du vôtre.

Le Devoir

LOVESHIT II
BLONDIE & THE BACKSTABBERZ
Jason Bajada
Audiogram

En magasin le 1^{er} septembre



Pour *Loveshit II*, Jason Bajada a travaillé en équipe réduite, avec le musicien et réalisateur Philippe Brault et le batteur Sam Joly. Le chanteur a d'ailleurs joué de presque tous les instruments.

ABONNEZ-VOUS !
THEATRELALICORNE.COM

LA LICORNE
direction artistique LA MANUFACTURE
4559, Papineau, Montréal, QC, H2H 1V4, 514-523-2246

17 SAISON 18

Partenaire de la campagne d'abonnement
15 SPECTACLES Hydro Québec 12 COMPAGNIES

CCCC TTTT D'D'D' AAAA

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DÉDIÉ À LA DRAMATURGIE D'ICI

SALLE PRINCIPALE 19 SEPTEMBRE AU 14 OCTOBRE 2017

TEXTE EVELYNE DE LA CHENELIÈRE
MISE EN SCÈNE SYLVAIN BÉLANGER
AVEC RABAH AÏT OUYAHIA

BASHIR LAZHAR

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900 RUE ST-DENIS
MTL 0C1R2W2
514 282-3900

Hydro Québec LE DEVOIR CALQ

DESIGN GAUTHIER PHOTOGRAPHIE CHRISTIANBLAIS.COM RELATIONS DE PRESSE KARINE COUSINEAU COMMUNICATIONS

Conseil des arts et des lettres de Québec Conseil des arts du Québec Conseil des arts for the Arts Canada Council for the Arts

Conseil des arts et des lettres de Montréal

Partenaire de la campagne d'abonnement

Hydro Québec

15 SPECTACLES 12 COMPAGNIES

Conseil des arts et des lettres de Québec Conseil des arts du Québec Canada Council for the Arts

Centre des arts de Montréal

Partenaire de la campagne d'abonnement

Hydro Québec

15 SPECTACLES 12 COMPAGNIES

Conseil des arts et des lettres de Québec Conseil des arts du Québec Canada Council for the Arts

Centre des arts de Montréal

Partenaire de la campagne d'abonnement

Hydro Québec

15 SPECTACLES 12 COMPAGNIES

CCCC TTTT D'D'D' AAAA

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DÉDIÉ À LA DRAMATURGIE D'ICI

SALLE PRINCIPALE 19 SEPTEMBRE AU 14 OCTOBRE 2017

TEXTE EVELYNE DE LA CHENELIÈRE
MISE EN SCÈNE SYLVAIN BÉLANGER
AVEC RABAH AÏT OUYAHIA

BASHIR LAZHAR

CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
3900 RUE ST-DENIS
MTL 0C1R2W2
514 282-3900

Hydro Québec LE DEVOIR CALQ

DESIGN GAUTHIER PHOTOGRAPHIE CHRISTIANBLAIS.COM RELATIONS DE PRESSE KARINE COUSINEAU COMMUNICATIONS

Conseil des arts et des lettres de Québec Conseil des arts du Québec Conseil des arts for the Arts Canada Council for the Arts

Conseil des arts et des lettres de Montréal

Partenaire de la campagne d'abonnement

Hydro Québec

15 SPECTACLES 12 COMPAGNIES

Conseil des arts et des lettres de Québec Conseil des arts du Québec Canada Council for the Arts

Centre des arts de Montréal

Partenaire de la campagne d'abonnement

Hydro Québec

15 SPECTACLES 12 COMPAGNIES

L'image en ruines

Pascal Grandmaison et John Heward exposent la fatale matérialité des images

FIXE LE JOUR

De Pascal Grandmaison, à la galerie René Blouin jusqu'au 9 septembre.

JOHN HEWARD

À la galerie Roger Bellemare et Christian Lambert jusqu'au 2 septembre.

NICOLAS MAVRIKAKIS

On nous fait toujours le coup, pour chaque nouvel appareil photo, pour chaque nouvelle caméra vidéo. Nous en serions arrivés avec eux à un niveau de réalisme jamais atteint auparavant. Chaque époque se fait croire cela et, du coup, glorifie sa modernité. Mais du temps où la photo n'existait pas, c'était entre autres à la peinture et aux talents d'artistes comme le Grec Zeuxis que l'on prêtait des pouvoirs, comme celui de tromper les yeux des oiseaux avec ses peintures de raisins...

En regardant la dizaine de photos réalisées — et pas seulement prises — par Pascal Grandmaison, principalement des photos de paysages, photos exposées ces temps-ci à la galerie René Blouin, le visiteur pourrait avoir le sentiment qu'elles sont d'un grand réalisme. D'un réalisme — se disent certains — dépassant même ce que les photographes des décennies passées auraient pu faire. Devant ces grandes photos, on a le sentiment d'une épaisseur, d'une profondeur, mais aussi d'une présence accrue. Magie des appareils photographiques actuels? Miracles des méthodes d'impression

contemporaine? Talent de l'artiste?

La photo en miettes

Grandmaison n'a pas uniquement utilisé des modèles d'appareil numérique dernier cri. Même si l'artiste a utilisé des lentilles de grande qualité, certaines photos ont en fait été réalisées avec un ancien appareil 5x7. Néanmoins, il y a dans cette exposition une mise en scène du prodigieux spectacle de la technologie photographique et de son éblouissant pouvoir à capter, à fixer, à transmettre dans une image la réalité du monde qui nous entoure.

Le fait d'avoir imprimé ces images sur de la toile accentue cet effet. Ce procédé augmente la texture des sujets exposés. Le pan de lichen ici présenté ou le sol d'asphalte qui est là affiché semblent sauter aux yeux du spectateur. La toile donne une souplesse, une épaisseur au pigment qui fut jeté en minces couches sur sa trame.

Pourtant, passé ce moment de séduction, les images se révèlent en fait bien étranges et finalement beaucoup moins proches du réel que ce que nous avions pu croire. Les couleurs en particulier sont d'une intensité et parfois même d'une acidité presque violente. Cet effet est certes rehaussé par l'éclairage aux néons de la galerie, mais Grandmaison a modifié légèrement les couleurs pour les rendre plus saturées.

De loin, l'effet est déjà saisissant, mais dès que l'on s'ap-



Pascal Grandmaison, *Univers parallèle*, 2017

proche de ces images, il est encore plus troublant, l'œil a presque du mal à soutenir l'éclat de leur intensité. Par exemple, la photo du pan d'asphalte révèle des accents rosés et bleutés scintillants. Cela peut faire penser à ces tableaux pointillistes du peintre Seurat à la fin du XIX^e siècle, tableaux composés de petites taches qui ne correspondent pas à la couleur locale de l'objet dépeint, mais qui de loin re-

créent les effets de la lumière. En jouant sur les couleurs, Grandmaison a voulu encore plus souligner la tension entre l'image et ses composantes matérielles.

Du coup, les photos de Grandmaison ruinent l'idée d'une image plus réaliste. Au bout de quelques moments, le spectateur ne voit plus que ces couleurs acides... Ces images rappelleront ces films ou ces photos anciennes dont

les couleurs semblent de nos jours totalement irréalistes, voire psychédélics. Elles montrent le réalisme en art comme une forme d'illusion momentanée, prisonnière d'un contexte historique.

Le paysage à l'entrée de la galerie, avec ses couleurs vives, en est un bon exemple. Il donne à voir un bord de mer avec des vagues se jetant sur des rochers et fait penser à ces photos de dépliants publi-

citaires des années 1960-1970 aux couleurs un peu trop bonbon, un peu trop kitsch, qui tentent d'attirer le touriste...

La peinture en lambeaux

John Heward fut le premier artiste à être représenté par la galerie Roger Bellemare en 1971, et un des premiers à y être exposé. Plus de 46 ans plus tard, son travail est de nouveau présenté par son galeriste. Et Heward continue de mettre en déroute notre idée de ce qu'est l'art, la peinture, et à travers cela ce qu'est une représentation. Une œuvre inclassable. Et cela est très bien ainsi.

Dans la première salle, le visiteur remarquera entre autres trois grandes « installations » — *untitled (abstraction)* —, des « bâches » principalement couvertes de peinture. Des serres industrielles achetées dans une quincaillerie retiennent ces morceaux de tissu accrochés ensemble. Certains de ces morceaux de canevas ou de rayonne, couverts d'acrylique et d'huile, ont été exposés aux éléments sur un toit et des moisissures se sont développées sur l'un d'entre eux. Heward réutilise des matériaux d'autres œuvres, les recycle. Ici, il a repris des matériaux de 1992. Ce faisant, il nous montre la nature matérielle, fragile de la peinture, et les traces que le temps laisse sur les œuvres. Et pas uniquement du point de vue matériel...

Collaborateur
Le Devoir

MONSTRE

SUITE DE LA PAGE E 1

omniprésent (voir *Carrie*, *Salem*, *Shining*, *Christine*, *Cujo*, *L'année du loup-garou*, etc.).

Au moment de concevoir *ÇA*, King pensait beaucoup à son fils de 9 ans et décida que ce serait là son dernier roman à mettre en scène des enfants victimes de sévices réalistes ou fantastiques. En écrivant, il replongea lui-même dans son enfance et revisita des épisodes douloureux qu'il croyait avoir oubliés à jamais.

Plusieurs éléments lui inspirèrent l'intrigue particulièrement dense (1138 pages!). Il y eut d'abord cette marche au

crépuscule près d'une rivière de Bangor, et cette réminiscence d'un conte au sujet d'un troll caché sous un pont. Il y eut ensuite cette anecdote selon laquelle Bangor avait reçu tellement d'argent pour construire son réseau d'égouts après la Deuxième Guerre mondiale qu'un véritable labyrinthe avait été creusé sous la ville et ses environs et qu'on pouvait y entrer et n'en jamais ressortir. Il y eut, enfin, ce fait divers rapportant qu'un jeune homosexuel avait été battu puis jeté dans la rivière, toujours à Bangor.

Bangor devint Derry, le troll devint *ÇA*, et le réseau d'égouts, son royaume poisson. Quant au meurtre homophobe qui troubla profondément King, il est repris presque à l'identique

au début de la deuxième partie du roman campée en 1984, alors qu'un groupe de brutes épaisses tabasse un couple gai. Une des deux victimes est jetée d'un pont sous lequel l'attend *ÇA*, qui, forcé au sommeil par Bill et ses amis 27 ans plus tôt, s'est de nouveau réveillé.

Repu de haine, terré dans le vaste réseau d'égouts de la municipalité, voici que *ÇA* revêt son déguisement humain, clown affamé d'enfance.

Née de l'obscurité

Pour revenir à la question originale quant à la nature de *ÇA*, dans l'essai *Stephen King's Modern Macabre: Essays on the Later Works*, Michael A. Perry y va de cette hypothèse: « *ÇA est une chose*

née de l'obscurité au-delà des confins de l'univers, mais pour les enfants de Derry, ÇA est un monstre de contes de fées tout droit sorti des frères Grimm sans sauvetage de dernière minute, sans gentil bûcheron, et sans "ils vécurent heureux..." »

Le roman fait implicitement référence à cette idée puisqu'on peut y lire: « *Il ne fait aucun doute que tous, nous savons depuis l'enfance ce que nous fait le monstre lorsqu'il nous attrape au fond des bois: il nous dévore. C'est peut-être la chose la plus épouvantable que nous sommes capables de concevoir. Mais en fait, c'est de foi et de croyance que vivent les monstres, non?* »

VOIR PAGE E 6: MAL

Les démons de King



KENZO TRIBOILLARD AFP

Chez Stephen King, le jeu de la métaphore fonctionne à plusieurs niveaux. Les petites villes en proie à l'implosion devenant la représentation d'un monde prompt à s'autodétruire, c'est la vision macroscopique des choses. La vision microscopique, tout aussi fascinante, renvoie quant à elle à l'intimité du créateur. De quelle manière? *ÇA*, le monstre, peut aussi être vu comme la manifestation extérieure, c'est-à-dire sur la page, des

démons intérieurs qui tourmentent le romancier. Il faut savoir que King était un gros consommateur de cocaïne, de son propre aveu, entre 1979 et 1986, soit jusqu'à la sortie de *ÇA*. Dans *Hollywood's Stephen King*, Tony Magistrale met en exergue la complaisance — certes involontaire — des adultes sous l'emprise de la créature qui a élu domicile dans ses égouts: « *Le roman détaille les interrelations entre la ville de Derry et le monstre identifié en tant que ÇA, une créature qui aide la municipalité à soutenir sa viabilité économique en échange de la volonté de Derry de permettre à ÇA de s'en prendre à ses enfants.* »

Au faite de sa consommation, King pondit les manuscrits à une vitesse effrénée et vit son succès se confirmer, puis exploser. Il était parfois tellement à côté de ses pompes qu'il confia dans son essai *Écriture: mémoires d'un métier* être incapable de se remémorer l'écriture de *Cujo*, un de ses nombreux romans à succès. Mais voilà, le succès serait-il au rendez-vous même sans la coke? King réussirait-il à écrire sans cette stimulante béquille? En lui s'opérait le même phénomène qu'à Derry, en cela que King nourrissait lui-même le monstre qui le détruisait à petit feu sous prétexte de le soutenir dans sa réussite professionnelle.

King explique dans le même ouvrage que son roman de 1987 *Misery*, dans lequel un romancier à succès est séquestré par son admiratrice numéro un, est autobiographique en cela que la géolière représente la cocaïne. En racontant la lutte de son alter ego pour s'en sortir, King relate, en sous-texte, le combat qu'il mena, et remporta, contre sa dépendance. Autre exemple, plus ancien et lié à l'autre dépendance de l'écrivain, que celui de *Shining*, paru en 1977. On y est témoin de la descente dans une folie homicide d'un écrivain alcoolique (comme King à l'époque) alors qu'il a la garde d'un hôtel de montagne reculé, avec sa femme et leur fils.

Dans l'avant-propos de la réédition, Stephen King écrit: « *Les monstres existent, et les fantômes aussi. Ils vivent en nous, et parfois, ils gagnent.* »

Rarement dans ses romans, fort heureusement.

Quelques places disponibles pour...

- **MONTRÉAL – tour de l'île vers l'ouest**
le poulx de l'histoire : 24 septembre
- **SHERBROOKE – sculptures au musée**
poésie d'Anne Hébert en spectacle : 22 octobre
- **BURLINGTON – MIDDLEBURY** : 28-29 octobre
musées – concert : le *Vermont Mozart Festival*

Laissez-vous prendre aux joies de l'automne !



www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Malavoy
Titulaire d'un permis du Québec



Raymond Gervais. D'après Olympe (détail), 2004. — Photo: Guy L'Heureux

Catalogue — 2 septembre 2017

à l'édifice Belgo
La Couronne et la Lyre

Ulysse Comtois
Raymond Gervais
Markus Lüpertz
Aristide Maillol
Jacques Marchand
Cy Twombly
Art cycladique et anatolien

L'exposition se poursuit
jusqu'au 25 novembre 2017

372, rue Sainte-Catherine Ouest, # 516
Montréal (Québec) H3B 1A2
Ouvert du jeudi au samedi
de 11 h à 17 h
514 392-1980
info@cataloguebelgo.ca

LE MUR DES RAPACES RENÉ DEROUIN

CENTRE D'EXPOSITION
DE VAL-DAVID

Dernière fin de semaine
incluant le lundi 4 septembre



C'est dans la nature des RAPACES de chasser des proies pour leur survie, tandis que chez l'humain, c'est une idéologie dominante qui élimine tous les acquis de nos sociétés, la société de droit et la démocratie, le pays, la famille et les enfants à qui je dédie ce livre et cette exposition. Nous sommes menacés autant par les changements climatiques que par la société des RAPACES, ce sont les mêmes personnes qui nous imposent l'austérité.



Catalogue disponible : info@reneiderouin.com

CULTURE > ÉCRANS

Claude Gingras, itinéraire d'un frondeur chanceux

Un documentaire raconte le métier de critique musical à travers sa figure la plus explosive

CHRISTOPHE HUSS

Dans sa série de documentaires 1001 vies, ICI Radio-Canada Télé diffuse samedi à 21 h un documentaire sur Claude Gingras, critique musical à La Presse pendant 63 ans. Plus qu'une découverte d'un métier en voie de disparition, le film *Claude Gingras critique* est avant tout une rencontre avec un personnage connu de peu de gens.

En visionnant le documentaire *Claude Gingras critique*, réalisé par Christine Gauthrin et Patrice Massenet, une réflexion viendra immédiatement à l'esprit de ceux qui le connaissent bien: «C'est lui, c'est vraiment lui!»

Personnage discret et secret, Claude Gingras le reste quand il le veut: «Je suis étonné, avec la vie de débauche que j'ai menée, d'être encore en vie à 84 ans. Je ne me suis privé de rien, croyez-moi!» dit-il à la documentariste, avant de refermer ce chapitre. On n'en saura pas plus.

Par contre, quand Marie-Nicole Lemieux prend congé de lui, après leur première rencontre, à un événement-bénéfice, elle lui glisse dans l'oreille «Vous êtes un grand sensible.» Voici donc le grand méchant loup démasqué: un sensible écorchant des sensibles. La balle n'a pas été saisie au bond par les documentaristes, qui, au fond, décortiquent assez peu le métier et ses exigences.

La forte tête et la censure

Le *Devoir* a voulu connaître les réactions du principal intéressé à ces 52 minutes autour de sa personne. «J'y croyais plus ou moins», statue-t-il sur la légi-



Claude Gingras en conversation avec Béatrice Martin, alias Cœur de pirate, pendant le tournage.

timité du projet, tout en confessant n'avoir plus eu de doutes une fois la chose sur les rails. Il regrette toutefois que «la dernière soirée au journal n'ait pas trouvé une place plus importante dans le montage».

Après avoir découvert dans le documentaire comment Claude Gingras avait choqué à sa première critique (on ne devait pas, à l'époque, émettre de commentaires négatifs!), nous voulions savoir comment cette forte tête avait pu survivre à une époque totalement érudite dans le film: la période 1953-1967, celle de la censure, inépuisable source de savoureuses anecdotes.

«Monseigneur Chaumont lisait tous les journaux de Montréal et lorsque quelque chose dé-

plaisait, il téléphonait à Minoune. Minoune était le surnom de la femme du propriétaire de l'époque, monsieur Dutremblay. Lorsqu'elle avait été alertée par M^{re} Chaumont, Minoune téléphonait à son seul contact à la salle de rédaction, un employé de ce qu'on appelait «la morgue», l'endroit où on mettait les photos, un certain Ernest Paquin, vague assistant à bretelles dont elle avait connu la mère ou la tante, domestique chez elle. Parce que quelqu'un avait employé le mot «maîtresse» ou le mot «dimanche», ce Paquin allait voir le chef de l'information, Hervé Major, un type à visière, disciple de Charles Maurras, qui haïssait tout ce qui bougeait. En voyant Paquin dans les couloirs, tout le

monde tombait de sa chaise: c'était le règne de la peur!»

«Des gens comme ça, cela ne pourrait même plus exister», songe Claude Gingras.

Dans la section Arts et spectacles, le mot «sensual» était banni, certes, mais aussi le mot «dimanche». «Il fallait employer «hier», «demain» ou «après-demain», car le dimanche, on allait à la messe, pas au spectacle!» Claude Gingras a résisté: «J'ai toujours lutté contre ça. J'ai toujours été comme ça. Déjà enfant, quand ma mère m'a mis pensionnaire dans ma propre ville sans m'en parler.»

À La Presse, le frondeur avait un certain pouvoir de choquer lorsqu'il était responsable de la mise en page: «Il y avait aussi du danger pour les

photos. Je m'arrangeais pour prendre les plus audacieuses afin de les écoeurer. Je m'en sortais en disant qu'il n'y en avait pas d'autres. Et le mot «dimanche», je l'utilisais. Au début, ils me le faisaient remarquer. Ensuite, plus tellement. Je ne me suis jamais occupé de leurs diktats. Une fois, à la veille du Vendredi saint, j'avais écrit «Film comique demain au Loews». C'était un fait, pas un commentaire. Je n'ai pas eu d'échos.» Minoune était peut-être à la messe!

Quand le boulet est-il passé le plus près de la tête de Claude Gingras? «Plusieurs fois, mais ce n'était pas un bien gros boulet et je n'ai jamais eu peur, car je suis un être chanceux. Si je racontais les chances que j'ai prises dans ma vie, on ne me croirait pas. J'ai toujours eu un ange au-dessus de ma tête.»

Soudainement consensuel

Si ce documentaire, à la bande sonore remarquablement conçue et mixée, attire l'attention, c'est parce que les témoins aussi privilégiés de 60 ans de la vie musicale d'une métropole ne sont pas nombreux. De ce point de vue-là, *Claude Gingras critique* est plutôt réussi, avec des retours en arrière sur Callas et Pavarotti, mais trop peu d'anecdotes sur la miraculeuse année d'Expo 67.

Il est aussi rare de voir un documentaire sur un critique musical et, même si le personnage est surprenant et attachant, c'est à ce chapitre que *Claude Gingras critique* pêche, hélas, hors les remarques très sensées de Karina Gauvin sur la dilution des repères et des balises. Il manque un regard plus acéré sur le métier de cri-

tique et son évolution.

Il y a aussi cet étrange «trop-plein» qui fait que l'on se demande comment le personnage le plus controversé de la scène classique de la métropole est devenu d'un coup un gourou aussi consensuel, certains témoignages, comme celui de Yannick Nézet-Séguin voyant en lui «le critique dans le monde [...] dont jamais le fond de la pensée n'était erroné», laissant carrément pantois.

Pour éviter un excès hagiographique et cerner la réalité de l'influence de Claude Gingras sur la vie musicale de la métropole, il aurait été intéressant, par exemple, de savoir si certains artistes ne se produisaient pas ou plus à Montréal par crainte de ses foudres.

Il y a aussi, hélas, un manque de recul des documentaristes par rapport aux opinions de leur sujet: «Pas facile pour Kent Nagano, le chef de l'OSM, le plus grand orchestre mont-réalais, de faire face à un chef prestigieux comme Yannick Nézet-Séguin et à l'Orchestre Métropolitain, un orchestre mont-réalais», dit Christine Gauthrin en voix hors champ. Euh? Kent Nagano, à son arrivée en 2006, était une vedette mondiale alors que personne, hors du pays, ne connaissait le nom Nézet-Séguin et l'existence d'un autre orchestre à Montréal. On a connu des situations plus difficiles...

En dépit de ces défauts «cosmétiques», *Claude Gingras critique* permet cependant de toucher du doigt, l'espace de 52 minutes, l'âme de cette «chose vaporeuse, inaccessible et grande» qu'est la musique. C'est rare et précieux.

Le Devoir

MAL

SUIVE DE LA PAGE E 6

Et qu'est-ce qui, en amont, fait vivre les foies et les croyances, sinon la peur?

Le mal qui couve

Pour mémoire, le théâtre de l'action macabre de CA, Derry, est l'une des trois villes de Nouvelle-Angleterre créées par Stephen King dans sa toponymie imaginaire du Maine, avec Castle Rock et Jerusalem's Lot, alias «Salem». D'ailleurs, comme dans le roman coiffé de ce titre, *Salem, Ça* met en scène une petite ville dont l'existence est compromise par une créature malveillante — un concept décliné en maintes versions dans l'œuvre de King au demeurant.

Dans *Salem*, c'est un vampire. Dans *ÇA*, c'est un être polymorphe. Dans *Bazaar*, c'est le Diable en personne, ou du moins l'idée que l'on s'en fait, qui séduit puis détruit un à un les habitants de Castle Rock en autant de variations de *Faust*.

Seulement voilà, la «créature malveillante» agit surtout comme un agent révélateur des turpitudes et infamies, petites et grandes, qui ont cours derrière les façades propres. De fait, le mal qui ronge ces lieux mythiques n'est, au fond, que la manifestation de celui qui couve dans le cœur de ceux qui les habitent.

Et les petites villes inventées par Stephen King de se muer en autant de métaphores d'une Amérique dont l'écrivain explore sans relâche le versant sombre.

Échos contemporains

Cette lecture est en l'occurrence renforcée par les propos du romancier. En 2014, en entrevue à *Rolling Stone*, Stephen King confia: «Le mal est à l'intérieur de nous. Plus je vieilliss, moins je crois qu'il existe une sorte d'influence extérieure démoniaque; ça vient des gens. Et à moins que nous soyons capables de nous attaquer à cet enjeu, tôt ou tard, on va finir par se tuer.»

Le Derry de *ÇA* a beaucoup en commun avec l'Amérique d'aujourd'hui, celle où fleurit la haine de l'autre, fut-il gai, noir, trans ou immigrant...

Une Amérique qui s'autodétruit. Une Amérique qui dévore ses enfants.

Ce que le public, consciemment ou non, a d'ores et déjà compris. Et c'est sans doute dans le but de s'offrir une nécessaire «catharsis» qu'il ira affronter ses peurs du moment au cinéma tandis qu'au dehors, le clown maléfique continuera de sévir, en plein jour désormais puisqu'on a voté pour lui. Autrefois tapi dans les ténèbres déliquescents des égouts, il trône à présent dans le Bureau ovale.

En 2017, *ÇA* s'est trouvé un nouveau nom, un nouveau déguisement. Il est président.



WARNER BROS.

Le Devoir Une scène du film ÇA

LA FONDATION ARTE MUSICA PRÉSENTE

SALLE BOURGIE

17-18

CONCERT D'OUVERTURE
EXPO 67 - TERRE DES HOMMES
VENDREDI 15 SEPTEMBRE, 19h30

LES VIOLONS DU ROY
Andrei Feher, chef Quatuor Arthur-LeBlanc
Œuvres de BEETHOVEN, ELGAR, Morton GOULD, Pierre MERCURE, Yannick PLAMONDON et Nino ROTA
Célébrez le 50^e anniversaire d'Expo 67 avec le jeune chef montréalais Andrei Feher.

FESTIVAL QUARTIERS DANSES
DIMANCHE 17 SEPTEMBRE, 14h
If Only for a Short Time
Jane Mappin, danse et chorégraphes
Daniel Firth, danse
Œuvres de Arvo PÄRT, Erich KORY et Ludovico EINAUDI
Musique et danse s'unissent dans ce spectacle unique. Présenté dans le cadre du Festival Quartiers Danses

MÉLODIES ROMANTIQUES
VENDREDI 22 SEPTEMBRE, 18h30
Sarah Wegener, soprano
Musiciens de l'OSM
Œuvres de BRAHMS, FAURÉ, MENDELSSOHN, SCHUMANN et WEBER
Un magnifique programme d'œuvres romantiques et postromantiques.

Billets en vente maintenant
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

THÉÂTRE OUTREMONT Montréal

SAISON 2017-2018

ON VOUS GARDE UNE PLACE!

LA GRANDE SOPHIE & DELPHINE DE VIGAN
L'UNE & L'AUTRE 22 septembre

ALEXANDRE DA COSTA
STRADIVARIUS À L'OPÉRA 2 décembre

LES VIOLONS DU ROY ET MARIE-THÉRÈSE FORTIN
HOMMAGE À BARBARA 19 octobre

ANDREA LINDSAY
ENTRE LE JAZZ ET LA JAVA 1^{er} mars

DANS L'UNIVERS DE MARCEL PAGNOL
DU THÉÂTRE AU CINÉMA 26 octobre au 5 novembre

DANIEL LAVOIE
MES LONGS VOYAGES 2 mars

ADIB ALKHALIDEY
INGÉNU 9 novembre

7 NOUVELLES EXPÉRIENCES MUSICALES
BOTTLENECK JAY & KEPA - 15 sept.
MACK JOFFATT - 29 sept.
MOULETTES - 7 oct.
PONY GIRL - 3 nov.
D-TRAK - 18 nov.
CLAY AND FRIENDS - 9 fév.
ILAM - 17 fév.

BILLETTS ET INFOS
theatreoutremont.ca
514 495-9944, poste 1

ET PLUS ENCORE!

Desjardins CALO Outremont LE DEVOIR

CINÉMA OUTREMONT
Montréal
theatreoutremont.ca
514 495-9944, #1

LE CŒUR EN BRAILLE
de Michel Boujenah (FR)
AVEC JEAN-STAN DU PAC, ALIX VALLOT,
CHARLES BERLING ET PASCAL ELBÉ.
Le lundi 4 sept. | 16 h et 19 h 30 | 9,00 \$

CULTURE **CINÉMA**

DANS L'OMBRE DES FILMS

Les créateurs sérieux rêvent-ils de Philip K. Dick ?

Durant tout l'été, *Le Devoir* vous a invité à redécouvrir des œuvres littéraires condamnées à vivre dans l'ombre de leur adaptation à l'écran. Douzième et dernier chapitre de cette série: *Le Blade Runner* de... Philip K. Dick.



LOUIS
HAMELIN

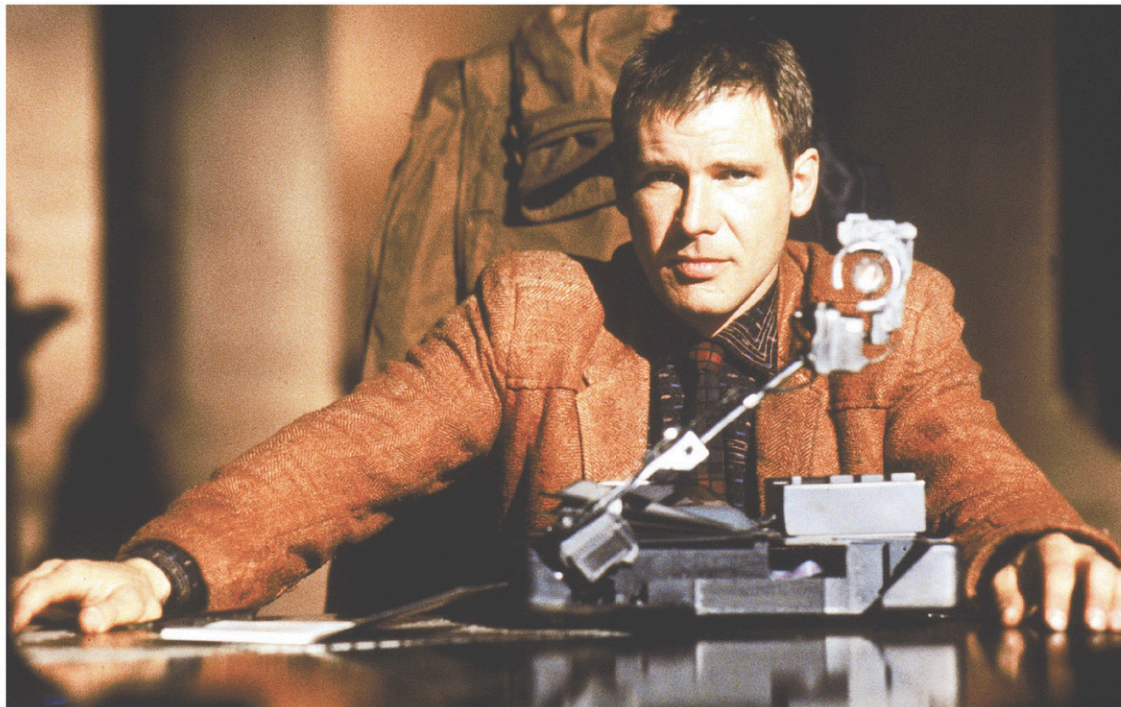
Il fut quelque chose comme le Jules Vernes de notre temps. Son œuvre prolifique anticiperait, entre autres, les animaux artificiels (comment s'appelaient, déjà, ces petits poussins électroniques dont raffolaient les Japonais?). Ce serait peut-être une solution pour le caribou forestier des environs de Val-d'Or. Tu remplaces les bêtes vivantes par des contrefaçons cybernétiques plus vraies que nature et personne, du haut de son gros pick-up sur le chemin tout neuf, ne verra la différence de toute façon. « Rien n'aurait pu être plus impoli que de demander à quelqu'un s'il possédait un animal authentique. » (*Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*)

Cette œuvre anticiperait aussi, de façon plus générale, l'actuelle post-réalité et l'inexorable convergence de l'humain et de la machine. Sans compter que la consommation de drogues et de médicaments de l'auteur et sa légendaire paranoïa le placent aux côtés d'un Burroughs parmi les prophètes de cette société paranoïaque, surinformée et surveillée, dont a accouché la technologie. Si le monde de *Blade Runner* peut nous paraître aussi familier qu'une image reconnaissable mais grotesque contemplée dans un miroir déformant, c'est parce que notre civilisation a banalisé l'étrangeté.

Mais pour Philip K. Dick, prévoir l'avenir pourrait bien ne pas avoir été la seule manière d'être en avance sur son temps. Il le fut aussi dans la mesure où il écrivait à une époque où le cloisonnement et la hiérarchisation des genres littéraires étaient toujours solidement en place, ce qui le condamnait à œuvrer dans une « paralittérature » considérée comme un sous-genre.

Un créatif précaire

Or, selon ses biographies, Dick n'aurait jamais renoncé à écrire (et à l'espoir de faire publier) des « romans-romans », de la littérature sérieuse, comme on ose encore parfois l'appeler. Mais les éditeurs écartaient systématiquement les manuscrits qu'il leur envoyait sous cette étiquette et continuaient de lui réclamer de cette SF qui lui rapportait



Harrison Ford est Rick Deckard, un policier qui a pour mission de traquer les répliquants illégaux.

des clopinettes. 44 romans, 121 nouvelles, 14 recueils de nouvelles... et pourtant, il connut la précarité financière pendant la plus grande partie de sa carrière.

La canonisation de Philip K. Dick dut donc attendre que le courant postmoderne (post-modernité: rejet de l'héritage culturel et scientifique des Lumières et de l'idée hégélienne de progrès historique; se situe « pour ainsi dire dans un espace déterritorialisé » (Encyclopédie Universalis), que ce courant, bref, finisse d'émerger et devienne, quelque part autour de la fin du millénaire précédent, la référence culturelle dominante.

Aujourd'hui, l'œuvre de Dick n'a plus grand-chose de marginal et il y a déjà plusieurs années que des auteurs à la mode comme Jean-Claude Carrère en France, Jonathan Lethem aux USA, ailleurs Rodrigo Fresan, pour ne rien dire du chou-chou postmoderne par excellence, Bolano, ont

entrepris de la célébrer, ce qui les démarque efficacement des encombrants maîtres du passé, au point de friser parfois la posture intellectuelle.

Pas sûr que les Mailer, Oates, Vidal et autres Updike qui occupaient le haut du pavé des lettres étasuniennes dans les années 1970, avec leurs esprits classiques formés aux humanités, auraient pu donner le même coup de chapeau à un écrivain aussi ouvertement dénué de style et de recherche, de réflexivité, d'ingéniosité narrative et de préoccupations formelles

sérieuses, pour ne rien dire de la quête lancinante du mot et de l'expression justes, bref de toutes ces choses que la culture littéraire traditionnelle plaçait encore, et place toujours pour autant qu'elle continue d'exister, tout au sommet de son système de valeurs.

En fait, il faudrait peut-être, pour qualifier cette posthume heure de gloire de Philip K. Dick, aller encore plus loin et parler d'une post-postmodernité, dans laquelle la sous-culture *geek* a définitivement supplanté la vieille culture d'origine gréco-latine.

Une œuvre au panthéon

En 2007, l'œuvre de Dick a été éditée par la Library of America, l'équivalent américain de la Pléiade. Entre les années de paralittérature et cette entrée au panthéon, ce sont des cinéastes, et pas les moindres (Steven Spielberg, Ridley Scott...), qui allaient, au-delà des cercles de fans de la SF, assurer la postérité de l'œuvre.

J'ai lu, dans une étrange biographie, aussi éclatée que mal foutue (en un mot: pétée), de Dick intitulée *L'homme qui changea le futur*, que l'écrivain, la première fois qu'il a visionné un extrait de *Blade Runner*, a été « impressionné de voir à quel point le film était parvenu à retranscrire les images qu'il avait en tête ». C'est comme si mon cerveau projetait sa vision du monde sur mon écran de TV.

Le roman s'ouvre pourtant sur une scène qui nous emmène à des lieux des sombres décors de la mégapole postapocalyptique du film, dans un

intérieur où règne une atmosphère presque douillette, avec son petit couple qui dort en pyjama, se dispute, écoute la télé... On a là un chasseur d'androïdes très classe moyenne, qui réussit à transmettre une quasi-impression de normalité malgré la radioactivité à l'extérieur, les espèces vivantes dévastées et les trois quarts de la population mondiale partis coloniser l'espace.

Le scénariste en a fait une espèce de loup solitaire, un ténébreux célibataire qui avale en vitesse ses nouilles chinoises dans une gargote à ciel ouvert du bazar multiculturel qu'est devenue cette Amérique de 2019 où Los Angeles a des airs d'un Shanghai mutant. Oui, je sais: 2019, ça fait sourire... jusqu'à ce que nous traverser l'idée que Trump a encore deux ans pour peser sur le pito.

Fait intéressant, la production de *Blade Runner* demanda à Dick d'écrire une *novélisation* du scénario, de tirer, donc, un roman (!) du film adapté de son roman. On offrait de le rémunérer grassement pour cet exercice, mais à la condition que le nouveau machin (la mutation? le produit dérivé?) remplace désormais l'œuvre originale. L'écrivain refusa tout net. Il eut même l'impolitesse de mourir quelques mois avant la sortie du film.

BLADE RUNNER
LES ANDROÏDES RÊVENT-ILS DE MOUTONS ÉLECTRIQUES?
Philip. K. Dick
Traduit de l'américain par Sébastien Guillot
Éditions J'ai lu
Paris, 2012, 254 pages

À chacun son Passe-Partout

Une émission devient une bouée de sauvetage pour revenir à la réalité

BRIGSBY BEAR

Comédie dramatique de Dave McCary. Avec Kyle Mooney, Greg Kinnear, Jorge Lendeborg Jr., Mark Hamill. États-Unis, 2017, 100 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Avec ses personnages aux couleurs vives, un soleil éblouissant rappelant celui qui illumine les Télétubbies et une morale dépouillée de toute forme de subtilité, on pourrait croire que l'émission *Brigsby Bear* a fait les beaux jours des enfants du siècle passé, rivés devant PBS ou Télé-Québec. Même le ruban magnétoscopique quelque peu abimé des vidéocassettes témoigne de la passion ardente de son plus fidèle téléspectateur.

Or, James (Kyle Mooney, un profil atypique impossible à oublier), 25 ans, brillant et immature, ignore qu'il est le seul à connaître, et à aimer, cette émission faite sur mesure pour lui. Fabriquée en secret par son père (Mark Hamill, qui s'y connaît en matière de dévotion névrotique), cette télé édifiante quelque peu débilite semble la seule chose à laquelle le jeune homme s'accroche, isolé dans un bunker avec ses parents depuis sa naissance.

Voilà la prémisse amusante, mais pas nécessairement très originale — on songe autant à *Be Kind Rewind*, pour le côté bricolage, qu'à *Blast From the Past*, pour l'aspect survivaliste —, de *Brigsby Bear*, le premier film de Dave McCary, un artisan de *Saturday Night Live*, tout comme Kyle Mooney, tandem déterminé à transposer sa folie créatrice au cinéma.

Et il y parvient souvent dans cette comédie douce-amère qui bascule d'une réalité souterraine au monde extérieur. Car l'arrivée brutale des auto-

rités policières dans cet espace clos va révéler le subterfuge et bouleverser la vie de James, que l'on tenait en quelque sorte en captivité. Sa rencontre avec sa véritable famille, et tout ce qui gravite autour, là où sa série favorite n'est connue de personne, sera un choc brutal, d'autant plus que James ressemble le plus souvent à un extraterrestre.

C'est alors que la nécessité de la création entre en scène, illustrée de façon poétique et comique, soulignant aussi son caractère thérapeutique. James apprendra rapidement les techniques cinématographiques pour recréer cet univers rassurant, appuyé par un ami cinéphile, lui qui comprend avant les autres la passion qui l'anime, contrairement à ses parents et à une psychologue psychorigide (Claire Danes, qui se croit un peu dans *Homeland*).

À l'image de cette émission à la fois inventée de toutes pièces et si caractéristique de la galaxie *Passe-Partout*, ce récit d'apprentissage surprenant parfois ses intentions, traînant à l'occasion en longueur, mais n'est jamais en manque de situations cocasses et de scènes arrache-cœur.

Dans ce monde de pure fantaisie et de banalité banlieusarde, où les enquêteurs de police défient sans gêne leur code de déontologie (touchant Greg Kinnear), et où les marginaux finissent par être acceptés par la majorité, *Brigsby Bear* fait l'apologie de l'enfance... tout en montrant le chemin pour en sortir. Dans le cas de James, c'est au prix d'efforts douloureux, de renoncements déchirants, mais le plus souvent avec le sourire des esprits candides. L'Amérique en a bien besoin.

Collaborateur
Le Devoir



Kyle Mooney et Mark Hamill dans une scène de *Brigsby Bear*

Le La La Land des pauvres

Danielle Macdonald se transforme en rappeuse du New Jersey dans *Patti Cake\$*

PATTI CAKE\$

★★★ 1/2
Drame de Jeremy Jasper avec Danielle Macdonald, Bridget Everett, Siddharth Dhananjay. États-Unis, 2017, 107 minutes.

CAROLINE MONTPETIT

Le rêve de faire carrière sur scène traverse les classes et les générations. Patricia Dombrowski, alias Patti Cake\$ (Danielle Macdonald), brûle quant à elle de quitter Bergen County, dans son New Jersey natal, où elle occupe un boulot de serveuse dans un bar où sa mère alcoolique (Bridget Everett) chante à l'occasion. Rappeuse qui dévoile son talent au cours d'une rixe de rue, blanche, femme et obèse, elle doit aussi se battre contre les préjugés qui entourent sa condition.

On assiste même à une scène de racisme à l'envers, lorsque Patti se fait traiter de

Blanche et de « *vautour de culture* » par son chanteur idole, un riche rappeur du nom de Oz, chez qui elle travaille comme... serveuse.

Reste qu'avec son ami Jheri (Siddharth Dhananjay), qui travaille dans une pharmacie, Basterd (Mamoudou Athie), un musicien qui a élu domicile dans une cambuse près du cimetière, et sa grand-mère Nana (Cathy Moriarty), qui est en fauteuil roulant, le groupe de Patti Cake\$ est original et sympathique, et l'affection qui les lie les aidera à surmonter les épreuves.

Patti Cake\$, présenté à la Quinzaine des réalisateurs de Cannes, est le premier film de Jeremy Jasper, grand amateur de hip-hop, qui en a aussi écrit les textes et coconçu la bande-son. Cette proximité de Jasper avec l'univers du hip-hop n'est sûrement pas étrangère au réalisme de l'ensemble du scénario, où c'est grâce au bagout



Danielle Macdonald dans le rôle de Patti Cake\$

que l'on fait son chemin.

Feel good movie sur la traversée de l'adolescence vers l'âge adulte, il dépeint un milieu

pauvre américain où chaque ennuï de santé représente un défi financier inquiétant.

Patti Cake\$ est donc un film qui se regarde avec plaisir, même si les ficelles de l'intrigue, nouée à grands coups de bons sentiments, se dénouent peut-être un peu trop facilement et de façon un peu prévisible. Danielle Macdonald est très convaincante en rappeuse obèse, à la fois battante et vulnérable. La comédienne a dû suivre des cours de rap et travailler assidûment pour apprendre l'accent du New Jersey.

Les cinéphiles qui verront la version originale anglaise du film auront d'ailleurs peut-être du mal à en suivre le détail des paroles à cause de l'accent, notamment lors des envolées de rap. Aucune version doublée n'en a d'ailleurs été produite. Et c'est tant mieux.

Le Devoir

cinéma
thèque
qc

La jeune fille sans mains

Tous les jours 18 h de SÉBASTIEN LAUDENBACH

L'ornithologue

Tous les jours 19 h 30 de JOÃO PEDRO RODRIGUES

335, boul. de Maisonneuve Est • berri-ugam • cinemathequeqc • cinematheque.quebecoise • cinematheque.qc.ca
514-642-9768